

Les heroines de Shakespeare.

M. Ge Ross Duval, qui a entrepris de publier une nouvelle traduction de Shakespeare, vient d'écrire...

Parmi les étonnements que réveille le seizième siècle anglais, le plus grand est, à mon avis, celui que ressent le lecteur de Shakespeare, quand, après avoir lu...

Juliette un homme ! Parfaitement. Il se levait, allait boire, finissant sa partie de dés, courait chez le barbier, se faisait raser, mangeait des haricots secs arrosés d'ail...

Si, avec ma main indigne, je profane ce saint reliquaire, que pour ce doux péché, mes lèvres, comme deux pélerins roussissants, soient toujours prêtes à effacer l'empreinte avec un tendre baiser...

Où, au temps de Shakespeare, les rôles de femmes étaient confiés à des hommes. L'histoire nous a conservé les noms d'Alexander Cooke, qui joua Juliette et Cléopâtre; de William Ostler, de Nathaniel Field, qui, sous le costume féminin, firent les beaux jours du Globe et des Blackfriars; de Robert Gough, etc...

Dans une pièce de Chapman intitulée "May Day," parlant de Lionel, un page suppose, Quintiliano dit: "Par le ciel, c'est un joli enfant ! Il serait très bien s'il avait un costume de femme. Si tu n'as rien de mieux, j'en donnerai trois couronnes par semaine..."

Shakespeare est mort en 1616. Ce n'est qu'en 1629, c'est-à-dire treize ans après, qu'une troupe française osa produire des femmes sur le théâtre des Blackfriars. Grand scandale.

Quelques temps après, une nouvelle troupe française s'établit à Londres, et les comédiennes firent une nouvelle apparition. Sur le livre d'office de Philippe, comte de Pembroke et Montgomery, est inscrite une pension de onze livres pour Josias Floridor et les autres comédiens français...

LES Baisers D'or

Elle chantait des chansons que les oiseaux lui avaient apprises, mais elle les chantait bien mieux que les oiseaux...

À quel temps de là, il n'était bruit dans le monde que d'un duc et d'une duchesse qui habitaient un palais grand comme une ville, éblouissant comme un ciel d'étoiles...

Dès lors, ils n'eurent plus souci de leur détresse; cela leur était égal d'être malheureux, puisqu'ils étaient heureux.

À peine vêtus de quelques haillons, par où les brûlait le soleil et les mouillait la pluie, ils n'en venaient point les gens qui portent l'été de fraîches étoffes, l'hiver des manteaux fourrés; les loges, même trouées, n'ont rien de déplaisant, quand, sois se loges, on plait à qui l'on aime...

Une fois, cependant, ils se sentirent affreusement tristes. C'était par un froid temps de bise, et n'ayant reçu depuis trois jours aucune aumône, chancelants, cherchant à retrouver un peu de force...

—Quoi! dit-elle, ce qu'ont tous les autres, ne l'aurons-nous jamais? Est-ce trop de demander un peu de feu pour se réchauffer, un peu de pain pour le repas du soir? Il est cruel de penser que tant de gens dorment à l'aise dans de bonnes maisons chaudes...

—Pauvres petits, dit-elle, votre infortune me touche et je veux vous venir en aide: après avoir été plus pauvres que les misérables, vous serez plus opulents que les riches...

Sachez que je suis une fée à qui rien n'est impossible. Désormais, chaque fois que l'un de vous ouvrira sa bouche, il en sortira une pièce d'or, et une autre, et d'autres encore...

—Là-dessus la fée disparut; et comme, à cause de ce prodige, ils restaient muets d'étonnement, la bouche grande ouverte, il leur tombait des lèvres des ducats, des sequins, des florins, des doublons...

Après la grande chaleur du jour, alors que le soleil commençait à décliner un peu, la femme sortit de l'humide maison. Kong-Tien-Té, la Vertu céleste, épouse de Kong-Té-Long, le forgeron, était jeune encore et très belle...

Kong-Tien-Té se faisait heureuse: depuis neuf mois bientôt, elle avait senti bouger dans ses entrailles la promesse d'une maternité bien longtemps attendue...

Elle traversa le petit enclos planté de légumes, où vaguement les bêtes domestiques, et sortit du Tai-uen; avant de s'éloigner, elle se retourna vers sa demeure de paix...

—Est-ce possible? dit la fée. Et qu'est-ce que je vois! N'êtes-vous point satisfaits de votre sort?

—Hélas! madame, nous sommes tellement malheureux que nous allons mourir de chagrin si vous ne prenez pitié de nous...

—Grand fée, il est très agréable de se chauffer lorsqu'on a froid, de dormir dans un lit de plumes, de manger à sa faim, mais il est une chose meilleure encore que toutes celles-là: c'est de s'embrasser quand on s'aime!

—Ah! dit la fée, je n'avais pas pensé à cet inconvénient; mais il n'y a pas de remède à cela, et vous ferez bien d'en prendre votre part.

—Jamais! Laissez-vous attendrir. Ne pourriez-vous pas rétracter l'affreux présent que vous nous avez accordé?

LE SAGE. Conte du passé

Cela se passait bien des siècles avant la conquête, au temps où la Chine se gouvernait elle-même: les Enfants du Ciel ne portaient pas encore sur la manche leur fer à cheval de soie et de fourrure...

Les Chinois étaient libres, et enroulaient leurs cheveux sur la crête; seuls maîtres des riz et des bambous, ils avaient inventé déjà les choses utiles ou savantes que le reste du monde devait ignorer encore pendant des milliers et des milliers de lunes.

Kong-Tien-Té se faisait heureuse: depuis neuf mois bientôt, elle avait senti bouger dans ses entrailles la promesse d'une maternité bien longtemps attendue...

Elle traversa le petit enclos planté de légumes, où vaguement les bêtes domestiques, et sortit du Tai-uen; avant de s'éloigner, elle se retourna vers sa demeure de paix...

—Est-ce possible? dit la fée. Et qu'est-ce que je vois! N'êtes-vous point satisfaits de votre sort?

—Hélas! madame, nous sommes tellement malheureux que nous allons mourir de chagrin si vous ne prenez pitié de nous...

—Grand fée, il est très agréable de se chauffer lorsqu'on a froid, de dormir dans un lit de plumes, de manger à sa faim, mais il est une chose meilleure encore que toutes celles-là: c'est de s'embrasser quand on s'aime!

—Ah! dit la fée, je n'avais pas pensé à cet inconvénient; mais il n'y a pas de remède à cela, et vous ferez bien d'en prendre votre part.

—Jamais! Laissez-vous attendrir. Ne pourriez-vous pas rétracter l'affreux présent que vous nous avez accordé?

—Quoi! dit-elle, ce qu'ont tous les autres, ne l'aurons-nous jamais? Est-ce trop de demander un peu de feu pour se réchauffer, un peu de pain pour le repas du soir? Il est cruel de penser que tant de gens dorment à l'aise dans de bonnes maisons chaudes...

Elle se réjouissait d'avoir pu, en sa vie, contempler le marais sacré, qui fournissait l'aliment de tant de peuples innombrables; mais elle s'étonnait de le rencontrer si près de son village...

—Non, répondit-elle, je resterai dans la miemie et je veux m'étendre sur ma couche, car j'ai trop marché, je pense, et je sens que mon fils va naître.

—Vous engendrer un fils, à votre âge! Que dites-vous là, ô mère très vénérable?

—Non, répondit-elle, je resterai dans la miemie et je veux m'étendre sur ma couche, car j'ai trop marché, je pense, et je sens que mon fils va naître.

—Celle eau, dit-elle, est miraculeuse, car mon image a des cheveux blancs...

—Vénérable mère, criaient-ils, voulez-vous passer le fleuve? Elle pensa: "Qu'ai-je donc qui soit vénérable en moi, et pour quelle raison m'appellent-ils mère, lorsque mon enfant n'est pas né?"

—Elle ne connaissait point les barques, ni l'art de cheminer sur l'eau; elle accepta de passer le fleuve et donna, en redevance, le riz qu'elle portait dans le creux de sa robe.

—Elle crut revenir sur ses pas, car de nouveaux marécages s'élevaient, gonflés de riz; mais des montagnes apparurent, sauvages, couvertes de rochers grisâtres, qui se hérissaient avec les formes anguleuses d'un dur papier qu'on aurait froissé dans la main.

—Je suis surpris de voir grand lorsque j'ai tant vu de montagnes, et elle allait; toujours, sur son chemin, elle vit les mêmes gens de son village, ou des gens tout pareils à eux, car elle continuait à ne reconnaître personne, et toujours elle apercevait, derrière une touffe de bambou, la petite maison qui se cache.

—Je suis surpris de voir grand lorsque j'ai tant vu de montagnes, et elle allait; toujours, sur son chemin, elle vit les mêmes gens de son village, ou des gens tout pareils à eux, car elle continuait à ne reconnaître personne, et toujours elle apercevait, derrière une touffe de bambou, la petite maison qui se cache.

—Je suis surpris de voir grand lorsque j'ai tant vu de montagnes, et elle allait; toujours, sur son chemin, elle vit les mêmes gens de son village, ou des gens tout pareils à eux, car elle continuait à ne reconnaître personne, et toujours elle apercevait, derrière une touffe de bambou, la petite maison qui se cache.

—Je suis surpris de voir grand lorsque j'ai tant vu de montagnes, et elle allait; toujours, sur son chemin, elle vit les mêmes gens de son village, ou des gens tout pareils à eux, car elle continuait à ne reconnaître personne, et toujours elle apercevait, derrière une touffe de bambou, la petite maison qui se cache.

pu acquérir si vite l'énorme tronçonne de arbres centenaires. Elle franchit le seuil de sa maison, et devant l'âtre elle trouva des étrangers préparant le repas du soir.

—Non, répondit-elle, je resterai dans la miemie et je veux m'étendre sur ma couche, car j'ai trop marché, je pense, et je sens que mon fils va naître.

—Vous engendrer un fils, à votre âge! Que dites-vous là, ô mère très vénérable?

—Non, répondit-elle, je resterai dans la miemie et je veux m'étendre sur ma couche, car j'ai trop marché, je pense, et je sens que mon fils va naître.

—Celle eau, dit-elle, est miraculeuse, car mon image a des cheveux blancs...

—Vénérable mère, criaient-ils, voulez-vous passer le fleuve? Elle pensa: "Qu'ai-je donc qui soit vénérable en moi, et pour quelle raison m'appellent-ils mère, lorsque mon enfant n'est pas né?"

—Elle ne connaissait point les barques, ni l'art de cheminer sur l'eau; elle accepta de passer le fleuve et donna, en redevance, le riz qu'elle portait dans le creux de sa robe.

—Elle crut revenir sur ses pas, car de nouveaux marécages s'élevaient, gonflés de riz; mais des montagnes apparurent, sauvages, couvertes de rochers grisâtres, qui se hérissaient avec les formes anguleuses d'un dur papier qu'on aurait froissé dans la main.

—Je suis surpris de voir grand lorsque j'ai tant vu de montagnes, et elle allait; toujours, sur son chemin, elle vit les mêmes gens de son village, ou des gens tout pareils à eux, car elle continuait à ne reconnaître personne, et toujours elle apercevait, derrière une touffe de bambou, la petite maison qui se cache.

—Je suis surpris de voir grand lorsque j'ai tant vu de montagnes, et elle allait; toujours, sur son chemin, elle vit les mêmes gens de son village, ou des gens tout pareils à eux, car elle continuait à ne reconnaître personne, et toujours elle apercevait, derrière une touffe de bambou, la petite maison qui se cache.

—Je suis surpris de voir grand lorsque j'ai tant vu de montagnes, et elle allait; toujours, sur son chemin, elle vit les mêmes gens de son village, ou des gens tout pareils à eux, car elle continuait à ne reconnaître personne, et toujours elle apercevait, derrière une touffe de bambou, la petite maison qui se cache.

—Je suis surpris de voir grand lorsque j'ai tant vu de montagnes, et elle allait; toujours, sur son chemin, elle vit les mêmes gens de son village, ou des gens tout pareils à eux, car elle continuait à ne reconnaître personne, et toujours elle apercevait, derrière une touffe de bambou, la petite maison qui se cache.

MENU.

- DEJEUNER. Crème de céréales. Carpe à la Chambord. Filet de boeuf Henri IV. Pâté Truillet. Perdreaux rôtis. Salade Mireille. Laitues à la crème. Riz à l'impératrice. Gâteau des BOLS. Desserth. DINNER. Hors-d'œuvre. Merlan frit. Pâté chaud au Boeuf Anglais. Poulet grillé sauce Diabla. Pudding ménage. Desserth.